

*Les Monts Métallifères présentent*

# **Pb82**

*Pb82, c'est le plomb dans le tableau périodique des éléments. Un métal dense, sombre, toxique, pour une collection de fictions qui ne le seront pas moins.*

*Contre l'hégémonie du feel good, nous croyons en effet aux vertus émancipatrices du feel bad : il n'y a que l'inconfort qui nous questionne, il n'y a que l'inconnu qui nous fasse réfléchir. Et aujourd'hui moins que jamais la littérature n'a vocation à rassurer, reconforter, consoler... en un mot à nous faire nous sentir bien et nous rendre le réel plus acceptable.*

*Cette collection est donc dédiée aux fictions sombres, glauques, violentes, plombantes, qui explorent les galeries les plus noires de l'existence humaine.*

*Cela n'exclut ni le plaisir de la lecture, ni l'humour, mais c'est alors l'humour absurde et bouffon qui nous sauve de la folie devant l'horreur.*

# GAGNER SA MORT

*Griselda Gambaro*

*Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure Bataillon*

## *Gagner sa mort*

Petite enfance. Avant, la naissance, la claque sur les fesses pour commencer cette vie rédemptrice. La mère, jambes écartées, comme en une copulation invertie où rien n'entre. Le père qui souffre dehors, l'attente, un être nouveau. Quelle merveille ! Et aussitôt la question : sera-t-il torturé ou tortionnaire ? Ils naissent ensemble, crient en même temps. Par la suite, un seul des deux criera. Quelle merveille ! Mon enfant, mon petit enfant, un de ces jours va naître le blond ou le brun qui te frappera aux testicules. Ah ! si l'on pouvait savoir ! Prendre ses précautions. Le choix est clair mais si difficile ! Une éternité de contrainte pour que tu meures docilement, mon enfant. Ah ! si l'on pouvait savoir. Ne pas laisser les gestes s'accomplir, tuer l'ennemi dans l'œuf. Étouffer dès le berceau le premier vagissement, les yeux aveugles, le corps sans défense. Ils naissent, crient en même temps. Ah ! si l'on pouvait savoir ! Mais rien ne se sait dans cette grande inconnue, — quelle merveille ! — le mystère de la vie. Ça commence déjà ici, dans le choix, gagner durement notre mort, ne laisser personne la suspendre au-dessus de notre tête comme une vengeance irréversible.

Tuer la patience.

## *L'orphelinat*

La bâtisse occupait la moitié d'un pâté de maisons, les fenêtres du rez-de-chaussée avaient des barreaux, l'une des portes était en chêne, peinte en vert clair, l'autre en fer, légèrement électrifiée. Un gardien s'y ennuyait debout, haïssant la terre entière à cause de ses cors aux pieds.

Une voisine y amena Cledy par la main. Comme elles avaient l'air inoffensif, le gardien ne bougea pas. Ne pressa pas sur la gâchette pour se dégourdir le doigt. Ça valait pas la peine se dit-il, pas d'avancement, un surcroît de boulot ; parce qu'il faudrait bien finir par les ramasser. S'il y avait une chose qu'il détestait c'était bien ça, mais avec sa chance, il n'y coupait pas : type qu'il tuait, mort qu'il ramassait. À cause de la censure, il passerait même pas à la télé ; ce qui fait qu'il renonça vite à assumer la responsabilité d'un vacarme et de la crasse de la mort dépourvue de ses habituelles récompenses : le pouvoir et la gloire ; il se borna à déplacer le poids de son corps d'un pied sur l'autre. Pour ne pas risquer d'être tenté, il enleva même son doigt de la gâchette et l'agita en l'air.

La voisine poussa la porte de chêne qui protesta un peu, — lourde comme elle était elle n'aimait pas à être dérangée — et elle entra avec Cledy en lui serrant la main pour qu'elle n'ait pas peur.

Madame Davies les reçut dans le hall. Cledy leva les yeux vers Madame Davies qui était grande et forte. La voisine lui écarta un peu les cheveux sur le front, chercha un endroit pas trop humide de peur, l'embrassa comme une mère et partit.

Madame Davies s'habillait comme sœur Kenny, une robe jusqu'aux chevilles, coiffe d'infirmière, et une cape noire comme si

c'était Dracula. Mais le sourire était bienveillant, il arrivait à travers deux lèvres très rouges, rouges naturellement d'un sang riche et une double rangée de dents, un peu ébréchées par l'usage.

— Cledy, ma chérie, dit-elle en la regardant d'un air compatissant et il y avait tant de tendresse dans sa voix que Cledy sentit ses yeux se remplir de larmes. Mais les pleurs ne débordèrent pas, ils restèrent dans les yeux comme une eau stagnante.

Madame Davies prit la main de Cledy et la conduisit à la salle à manger.

— Tu as déjeuné ? Sur la table il y avait un service de porcelaine anglaise, un pot plein de chocolat, des croissants et des scones. Madame Davies lui versa généreusement une tasse. Puis elle s'assit en face, appuya un coude sur la table et, avec une infinie patience, attendit que Cledy se mît à manger.

Mais Cledy ne pouvait rien avaler. Terrible ! Madame Davies, pleine de sollicitude, lui tendit la tasse mais Cledy secoua la tête — pauvre, pauvre petite ! — répétait Madame Davies et cette fois, tant de compassion fit déborder les larmes de Cledy. Une vanne s'ouvrit à l'intérieur, en quelque lieu du cœur ou du cerveau et les larmes jaillirent, innombrables.

— Ne pleure pas, ne pleure pas, dit Madame Davies en lui tendant un mouchoir qu'elle reprit aussitôt parce qu'il était brodé. Elle le considéra un moment, regrettant son élan, puis elle engloutit le chocolat.

— Je le bois pour qu'ils ne soient pas fâchés, déclara-t-elle en effaçant avec sa langue une double lèvre humide sur le duvet sombre au-dessus de sa bouche.

Ce n'était pas un prétexte, ils se fâchaient terriblement quand les pensionnaires ne mangeaient pas. Ils avaient à rendre compte des langues blanches, du manque d'appétit, des colites. Ils auraient à répondre de toute anémie, toute mort d'inanition.

— Qu'est-ce qui te fait tant de peine ?

Comment lui expliquer ? Les larmes étaient assez éloquentes mais Madame Davies mangeait et, bien qu'elle comprît leur langage, il y avait un court-circuit dans sa réceptivité émotive. Cledy sécha ses larmes du dos de sa main et renonça à expliquer les raisons profondes de son désarroi : deux tombes fraîches dans la terre, sans aucun petit arbre. Il lui faudrait du temps.

Madame Davies était vorace, elle vida le pot, les assiettes, puis mouilla un doigt de salive qu'elle posa sur les miettes, les portant ensuite à sa bouche d'un geste délicat.

— Tu as mangé. C'est très bien, dit-elle avec un large sourire. Son jabot bien plein lui pesait maintenant mais le sacrifice valait la peine. Elle toucha les seins de Cledy, à peine formés, y laissa sa main et l'embrassa sur la joue, tout près de la bouche.

Elle empila les tasses et les assiettes sur la table et prit Cledy par la main, entrelaçant ses doigts aux siens dans un grand désordre.

Les deux messieurs fumaient à leur bureau. Ils se levèrent en voyant entrer Madame Davies et Cledy et écrasèrent leur cigarette. Le plus vieux était jeune, même si c'était le plus vieux. Il cligna de l'œil amicalement en direction de Cledy puis il pencha la tête et enleva son œil. Il le posa sur sa main tendue en riant comme un enfant.

— Bonne blague, hein ? dit-il. Il est en verre.

Monsieur Thompson, un peu de tenue — dit Madame Davies avec gravité.

— C'est pour la mettre à l'aise — expliqua Monsieur Thompson et il remit en place l'œil qui était d'un bleu un peu plus soutenu que l'autre. — J'en ai de toutes les couleurs et il sortit de sa poche une boîte allongée, noire, comme celles des compas, où était encastrée une série d'yeux, tous de couleurs différentes, mais pas par paires ;

Monsieur Thompson ne manquait pas d'esprit d'à propos : il n'était pas aveugle, borgne seulement.

— Quand je veux m'amuser, je mets un œil noir, et il rit gaiment. Cledy elle-même sourit.

— Ah mon Dieu ! quel sourire ! dit Monsieur Thompson extatique, une main crispée sur l'estomac et il se tourna vers l'autre monsieur qui avait gardé le silence.

— Pas mal, dit l'autre brièvement.

— Madame Davies, dit Monsieur Thompson, lui avez vous donné son chocolat ?

— Oui, monsieur. Mais elle s'est fait un peu prier.

— Le malheur a été très grand, reconnut Monsieur Thompson. On a une grosse peine ?

— Oui, dit Madame Davies, trop petite pour être grande, trop grande pour être petite. Elle ne comprend pas la dureté du destin, la fatalité.

— Vous n'êtes pas en train de vous attacher à cette enfant, j'espère ? dit Monsieur Thompson d'un air proche de l'épouvante.

— Non, non, monsieur. L'orphelinat est absolument opposé aux relations personnelles ; le meilleur service, les meilleures attentions pour nos petits abandonnés, mais pas question de contacts de peau ou d'âme. Sur ce plan-là, vide absolu. Sinon, comment pourrait-on ensuite défaire les nœuds de l'amour ? Donc, distance. C'est ce que disait Madame Davies en rougissant légèrement bien qu'elle ne se sentit aucunement coupable. Elle mettait sa main au feu mais le stoïcisme était sa règle.

— Son malheur a été si extrême ! Il n'est pas facile de rester indifférent.

— Mais quel malheur ? dit Monsieur Thompson se contredisant sans se troubler. Il en arrive des milliers par jour. Nous ne pouvons pas tous les assumer dans notre chair, nous en mourrions d'angoisse.

— D'accord, dit Madame Davies. Aucun attachement personnel, telle est ma règle. Et elle enleva de ses doigts les derniers restes de chair carbonisée. Ça faisait très joli comme ça, avec les phalanges marquées sur la nudité de l'os, un peu volumineuses évidemment, parce qu'elle avait un début d'arthrite.

Quel malheur ? Les parents de Cledy traversaient la rue, côte à côte, comme deux chevaux attelés à la même charrette. La mère était en train de dire :

— Qu'est-ce que j'en ai marre de laver les assiettes ! et le père lui répondait par une grossièreté lorsque passa une voiture qui ne les vit pas et qu'ils ne virent pas. Ils se retrouvèrent étendus sur la chaussée, en bien meilleure entente que lorsqu'ils vivaient. La femme, sa jupe impudiquement relevée, montrait ses cuisses broyées et le père ne protestait pas. Il garda le silence, sans rien voir et comme s'il était d'accord jusqu'à ce qu'arrive un agent de police qui rabaissa les jupes de la dame jusqu'au-dessous du genou. D'accord tous les deux, entente parfaite ! Dommage seulement d'avoir attendu si longtemps. Une entente immobile est toujours un peu stérile.

Monsieur Thompson demanda à Cledy son âge et Cledy répondit : quinze ans.

— Elle est jolie, dit Monsieur Thompson en la regardant intensément et Cledy rougit.

— Tu ne le savais pas ?

— Moi ?

— Oui, toi, dit Monsieur Thompson. Très jolie. Viens me faire un petit baiser.

La demande embarrassa Cledy. Elle se tourna vers Madame Davies en quête d'un conseil.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Le directeur de l'orphelinat répondit Madame Davies et voulant la rassurer, elle ajouta :

— C'est comme si c'était ton papa.

— Papa ! cria Cledy l'âme déchirée et elle se mit à pleurer éperdument. Monsieur Thompson se fâcha et reprocha à Madame Davies de raviver ces souvenirs dans l'esprit de Cledy.

— Maladroite ! dit-il d'un air qui faisait peur. Madame Davies se hâta de rectifier :

— C'est comme si c'était ton neveu. Mais Cledy n'avait pas de frères et cela ne la consola pas. Heureusement, elle n'était pas très forte en calcul, multiplier les copulations devenues impossibles de ses parents, additionner les grossesses, les naissances. Son ignorance sauva Madame Davies d'un plus grave embarras.

— Fais-moi un petit baiser, insista Monsieur Thompson en s'approchant.

— Dis bonjour, Cledy, dit Madame Davies, toute tremblante encore de la gaffe qu'elle avait commise, et alors Cledy leva son visage et embrassa Monsieur Thompson sur la joue. La joue de Monsieur Thompson piquait et sentait fort l'eau de Cologne.

Ce baiser déplut à Monsieur Thompson qui se releva fâché en se mordant les lèvres.

— Pas comme ça ! Et il arrondit sa bouche en cul-de poule et fit un bruit de baiser. On aurait dit la succion d'un marécage. Soudain il attrapa Cledy par la taille et l'embrassa avec emportement. Elle eut l'impression qu'on lui arrachait les lèvres. Une main se glissa entre ses jambes. Elle essaya de donner des coups de pied. Mais Monsieur Thompson était très habile ; comme un danseur il fit faire à Cledy le tour de la pièce en sautant élégamment et sans cesser de fourrager avec sa main. Les doigts de Monsieur Thompson étaient maladroits mais très avides.

Le monsieur silencieux et Madame Davies qui avaient regardé au début d'un air compréhensif avec des sourires pleins de tendresse

se mirent à toussoter, très gênés. Madame Davies finit par tendre la main et essaya d'écarter Monsieur Thompson.

— Dominez-vous, dit-elle.

Mais Monsieur Thompson tenait Cledy embrassée comme le lierre un arbre. Il haletait ! Alors Madame Davies leva son bras verticalement et le laissa retomber de toute sa force, comme une hache, entre les deux. En chemin, le bras rencontra le nez de Cledy qui se mit à saigner, et arracha tous les boutons de la veste de Monsieur Thompson, mais l'enlacement tenace se défit.

— C'est mieux comme ça, dit Madame Davies avec satisfaction.

Cledy ne savait que penser. L'homme silencieux lui tendit son mouchoir et Cledy épongea le sang. Elle rejeta la tête en arrière, les yeux bien ouverts pour surveiller Monsieur Thompson et l'hémorragie s'arrêta aussitôt. Elle n'écoula pas les suggestions du monsieur silencieux qui voulait qu'elle suçât son mouchoir pour rendre à son organisme le sang perdu. Elle palpa ses lèvres ; heureusement qu'elle ne les voyait pas : elles avaient viré du rouge au violet prune, mais elle sentit que les bords avaient disparu, tuméfiés.

— J'ai la bouche tout écrasée. Maman ! Madame Davies la regarda avec bonté.

Elle est au ciel, mon amour. Cledy cria alors :

— Papa !

— Au même endroit, mon enfant.

Le monsieur silencieux était extrêmement affecté par la scène qu'il venait de voir et il se sentait blessé aussi, pourquoi ne pas le reconnaître, du peu de cas que Cledy avait fait de ses conseils à propos de l'équilibre naturel. Son opinion était que le sang revienne au sang comme à César ce qui est à César. Cette jeunesse, pensa-t-il, qui croit tout savoir...

Il proposa un peu de musique pour faire diversion, l'atmosphère étant assez tendue. Mais bien qu'il y eût un étui à violon sur la table

et vraisemblablement un violon dedans, ni Monsieur Thompson ni Madame Davies ne jugèrent le moment opportun. Rien de ce que je propose ne plait, pensa le monsieur silencieux qui avait déjà bien assez souffert dans sa jeunesse pour cette même raison, aggravée d'un défaut de prononciation.

— Que va-t-on faire d'elle ? demanda Monsieur Thompson. Le monsieur silencieux frappait en cadence sur la table avec un crayon. Sa proposition de musique était tombée à plat mais il était obstiné malgré ses échecs. Toc, toc, toc, il faisait et ça rendait les autres nerveux. « Arrêtez ! » cria Monsieur Thompson grossièrement.

— Que sais-tu faire ma petite ? demanda-t-il à Cledy en se rapprochant libidineusement. Mais Madame Davies avait un cœur généreux de femme ; avant que Monsieur Thompson eût touché Cledy, elle la souleva dans ses bras et l'assit sur ses genoux. Après quoi, elle posa une main sur les seins de Cledy, collines sans mousse ; ils étaient si petits qu'une seule main, heureusement, lui suffisait pour les deux. Elle la berçait comme une mère, avec un mouvement de va-et-vient, de haut en bas, de haut en bas, elle la balançait, mon cœur, mon petit cœur et elle l'embrassait dans le cou.

— Que sais-tu faire, petite ? demanda Monsieur Thompson, d'un air sombre, concentré.

— Rien, dit Cledy en essayant de libérer son cou de la bouche de Madame Davies. Ce mouvement de retrait déchira le cœur de Madame Davies, elle mordit avec force mais le cou s'éloignait, mu par des raisons incompréhensibles, et comme les lèvres de Madame Davies n'étaient pas élastiques, on entendit soudain un cloc ! très net et Madame Davies se retrouva la bouche vide. Sur la peau délicate apparut un bleu de la taille d'une soucoupe, à bords ébréchés, inégaux, correspondant exactement à l'ouverture des mâchoires de Madame Davies.

— Arrêtez ! dit Monsieur Thompson furieux en voyant le sang violacé sous la peau transparente. Pauvre enfant, les lèvres à moitié arrachées et puis ça maintenant. Il souleva Cledy dans ses bras et l'assit sur ses genoux à lui. Il ne l'embrassa pas, il gardait son air sérieux et grave, l'importance et les soucis de sa charge lui avaient donné des cheveux blancs, des rides, des rides non seulement sur le visage mais sur tout le corps, il avait la poitrine ridée, les couilles, le sang et le squelette ridés. Il mit la main entre les jambes de Cledy qui s'échappa d'un saut brusque et se réfugia derrière la table.

— Comme elle est farouche ! dit-il tristement.

Le monsieur silencieux ouvrit l'étui à violon et sortit l'instrument.

— Pourquoi ne pas travailler un peu ? dit-il.

Et cette fois sa proposition, quoique mal accueillie, ne fut pas rejetée.

— Que croyez-vous que nous faisons ? dit Monsieur Thompson, et Madame Davies fut de son avis. La grande inconnue de l'avenir de Cledy les tenaillait tous. Elle n'avait même pas un coin où mourir. Les parents, avec leur brusque départ, avaient été bien inconsidérés. Ne meurt pas qui veut mais qui peut. Et quand on n'a pas encore pris toutes ses dispositions, quand on n'a pas assuré l'avenir, il vaut mieux remettre ses projets à plus tard, les réserver pour un moment plus propice. C'est ce que pensait Monsieur Thompson sur les épaules de qui retombaient, sous forme de bébés, adolescents et enfants, les fruits de l'irresponsabilité des gens. Pour savoir si Cledy possédait une langue étrangère, il risqua :

« Good morning. Good morning ? », mais le visage de Cledy ne s'éclaira pas. Comme si on parlait à un mur, pensa Monsieur Thompson dépité. Puis le mur se lézarda et prit un air de tristesse ahurie.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Cledy à Madame Davies qui haussa les épaules dédaigneusement parce qu'elle n'avait rien com-

pris elle non plus, et ce qu'elle ne comprenait pas, elle ne s'en souciait guère. Telle était sa règle.

— Commençons-nous les tests ? demanda le monsieur silencieux, cessant de l'être.

Monsieur Thompson souffla de colère mais approuva de la tête. Madame Davies appuya ses coudes sur la table et posa son visage dans le creux de ses mains comme un plat sur une table servie. Ses yeux s'emplirent de toiles d'araignée mais demeurèrent très réceptifs. Le monsieur silencieux appuya son violon sur son épaule et conseilla à Cledy d'ouvrir ses oreilles en feuilles de chou.

— Attention, dit-il. Écoute bien.

Il joua une mazurka, grand et maigre comme Paganini, en remuant beaucoup la tête et le thorax. Le coude du bras qui tenait l'archet disparut dans les airs tant il allait vite ; en moins de deux il s'était complètement volatilisé. Puis il reparut, tombé sur une chaise, tremblant de fatigue. Ils regardaient tous Cledy et attendaient. Elle les regarda elle aussi et cela dura un bon moment. Finalement Monsieur Thompson demanda : « Alors ? » et Cledy répondit :

— C'est joli.

Le monsieur silencieux maitrisa ses tremblements et lui tendit le violon :

— Essaie, toi.

Cledy ne le prit pas.

— Je ne sais pas, monsieur.

Ce fut Madame Davies qui le prit :

— Courage, ma chérie, dit-elle en le lui enfonçant dans la clavicule, ces messieurs sont tes amis.

Monsieur Thompson intervint alors avec un sourire de compassion :

— Ce n'est pas très facile, pauvre enfant !

La remarque, imprévisiblement, mit en colère le monsieur silencieux. Il regardait Monsieur Thompson avec des yeux étincelants de haine et lâcha :

— Pas facile, pas facile, j'ai bien appris moi ! Et il se rappela ses petits doigts crispés sur l'archet, et aussi comme on le giflait quand il grattait ses engelures et faisait tout très pizzicato. Et maintenant cette jeunesse croyait qu'il suffisait de souffler pour devenir verrier, elle n'essayait même pas. Le souvenir de l'enfant qu'il avait été l'émut, les autres jouaient à la balle et lui, il était rivé à son violon comme à un instrument de torture. Il avait commis sa première erreur à deux ans. « Joli ! » avait-il dit en entendant une sirène. Ce fut sa perte. On conclut qu'il avait de l'oreille et qu'il ferait de la musique. Alors, avec un certain espoir, il demanda à Cledy, plus aimablement :

— Tu as de l'oreille ?

— Oui, monsieur, dit Cledy pour dire quelque chose et avec l'inconscience qui avait perdu le monsieur silencieux quand il avait deux ans.

— La moitié de la bataille est gagnée alors ! s'écria-t-il joyeusement en oubliant complètement l'autre moitié.

— Essaie !

Cledy saisit l'archet et d'une main décidée le posa sur les cordes. Il en résulta des grincements innommables. La consternation fut générale. Monsieur Thompson se boucha les oreilles des deux mains.

— Je vais la tuer, dit le monsieur silencieux, hors de lui.

Madame Davies qui avait, elle aussi, cruellement souffert mais qui savait n'en rien laisser paraître, dit :

— Monsieur Thompson, c'est à vous d'intervenir.

Mais Monsieur Thompson, les mains sur ses oreilles, n'entendait pas. Il regardait Cledy si intensément que son visage avait l'air d'un télescope. Un scanner à rayons X l'eût mieux servi, il la voyait

grossie mais n'arrivait pas à franchir l'obstacle des vêtements et il se consumait d'envie.

Le monsieur silencieux arracha le violon des mains de Cledy.

— Idiote ! dit-il.

Monsieur Thompson enleva ses mains de ses oreilles et montra sa joue :

— Viens, ma chérie, viens me faire un petit baiser. Mais Madame Davies qui, comme beaucoup de subordonnés intelligents, était celle qui commandait, s'y opposa.

— Monsieur le Directeur (plus de Monsieur Thompson mais Monsieur le Directeur), poursuivons le test.

D'un geste plein d'élégance, elle enleva sa cape qui tournoya un moment dans les airs comme un parachute et tomba à ses pieds. Elle fit un saut et se secoua avec un air de coquetterie contenue. Le monsieur silencieux reprit le violon et se mit à jouer sans autant se remuer cette fois parce que ce n'était plus pour sa seule gloire.

— Attendez ! Attendez ! cria Monsieur Thompson comme s'il voulait rattraper l'autobus et, essayant de suivre la musique, il récita : « La maison est un colombier », etc. Mais il n'arrivait pas à suivre le rythme qui allait bon train. Madame Davies se mit à danser et, pour ne fâcher personne, elle suivit tantôt la valse que jouait le monsieur silencieux, tantôt la poésie qui coulait des lèvres de Monsieur Thompson.

Quand ils s'arrêtèrent, il y eut un moment de silence. D'attente plutôt. Du parquet où elle était tombée (elle s'était pris les pieds dans sa longue jupe et en avait profité pour mimer une mort de cygne), Madame Davies demanda :

— Ça t'a plu ?

— Oui, dit Cledy dans un sourire.

— C'est ton tour. N'aie pas honte. Danse.

— Moi ?

D'un nœud sous le menton, Madame Davies ajusta sa cape comme un corbeau remettrait ses ailes et encouragea Cledy à danser. Comment connaître les dispositions des pupilles si l'on n'essayait pas un peu de tout ? La musique, la danse. L'art d'abord. On était toujours à temps par la suite de leur trouver un emploi moins reluisant, servantes, ouvrières ou putains.

Le dernier mot déplut à Monsieur Thompson :

— Où croyez-vous être ? dit-il à Madame Davies en lui envoyant une gifle. Mais Madame Davies fut plus rapide et ce fut le violon du monsieur silencieux qui reçut le coup et alla se briser par terre. Le nez de Cledy était en fin de trajectoire et il se remit à saigner. Cette fois, personne ne s'en émut ni même s'en étonna, ils étaient habitués au sang. Comme le violon était en morceaux, il leur fallut renoncer à la musique mais monsieur Thompson se racla la gorge et récita avec sentiment :

« Le soleil haut dans le ciel

Sur le moulin verse son miel. »

Se pinçant le nez d'une main, Cledy se mit à danser.

— Oüïoue oüïoue oüïoue ! crièrent-ils tous d'une seule voix.

Monsieur Thompson fut le plus explicite : « Affreux ! » dit-il et Cledy s'arrêta net, si mortifiée qu'elle en oublia de boucher son nez et le sang se remit à couler librement et gaiement dans son décolleté, il reparut le long de ses jambes comme si on l'avait dépucelée. Vision qui alluma de nouveau une flamme au fond des yeux de Monsieur Thompson, même au fond de celui de verre qui était un complice docile. Le monsieur silencieux crachait avec mépris.

— Un peu de bienveillance, messieurs, dit Madame Davies d'un air soucieux.

— Mais oui, mais oui, dit le monsieur silencieux. Nous en avons de la bienveillance, à revendre. Mais elle est totalement dépourvue de talent ! Qu'allons-nous en faire ?

Et il lui lança une épithète que Cledy reçut dans toute son implacable nudité : « Infradouée ! »

Monsieur Thompson suivait le cours de ses pensées

— Viens m’embrasser, ma chérie.

Madame Davies intervint :

— Monsieur le Directeur, je vous demande...

Monsieur Thompson lui lança un regard noir, s’assit furieux et lui tourna le dos.

— Faites ce que vous voulez ! explosa-t-il. C’est vous qui commandez ! Moi je ne dis plus rien ! Tout le monde donne son avis ici !

La situation était si compromise pour Cledy que Madame Davies n’hésita pas à mentir :

— La voisine m’a dit qu’elle suivait des cours de coupe. Nous essayons ?

Monsieur Thompson ne daigna pas se retourner, mais au mouvement de son coude, Madame Davies comprit que sa main s’agitait dans la région de l’aîne ; le monsieur silencieux, excédé, dit : « Mais alors que ce soit le dernier essai. Je suis à bout. » Il regarda Cledy avec une haine qui débordait : « Incapable ! »

C’en était trop pour Cledy, elle se remit à pleurer. Elle n’avait que quinze ans après tout, qu’est-ce qu’ils attendaient d’elle ? Deux tombes fraîches dans la terre, sans aucun petit arbre, avec une dalle grossière. Qu’est-ce qu’ils attendaient d’elle ? Madame Davies comprit les sentiments de Cledy, elle s’approcha et la consola avec toutes ses ressources de femme. Le cœur d’une femme est un puits de tendresse, quand donc les hommes le comprendraient-ils ?

Monsieur Thompson se retourna à demi sur sa chaise et lui lança un regard oblique. Avec un pan de sa cape, Madame Davies essayait le sang sur le cou de Cledy, elle voulait aussi lui enlever ses culottes, trempées. Alors, Monsieur Thompson se leva et frappa un féroce

coup de poing sur la table. Il avait une force terrible, la table se fendit en deux, mais resta debout sur ses pieds.

— Ne la touchez pas comme ça ! cria-t-il. Pour quoi faire ?

Madame Davies, qui avait une forte personnalité et à qui la hiérarchie ne faisait pas peur, répliqua :

— Je la console ! Elle a beaucoup de peine. Humiliation sur humiliation, vous ne comprenez rien ! On dirait que vous n'avez jamais souffert, vous. Quand on a l'âme en lambeaux, le corps est malhabile. C'est élémentaire. Laissez-la-moi à moi.

— Faites ce que vous voulez ! répondit Monsieur Thompson si violemment que l'autorisation ressemblait à une insulte. Pour ce à quoi je sers ! Et il pensa qu'il ne servait à rien, il avait fait une brillante carrière dans l'Orphelinat, quand il entra, tout le monde le saluait, génuflexion par-ci, génuflexion par là, mais le droit de cuisine, ça non, il ne l'avait pas obtenu. Les frustrations intimes sont celles qui font le plus de mal.

Madame Davies sortit, laissant la porte ouverte sur le couloir désert. Elle revint aussitôt avec un mannequin dans ses bras, un coupon de tissu fleuri et de grands ciseaux. Comme beaucoup de gens bienveillants, elle était la première à croire à ses mensonges quand le salut de ses semblables en dépendait. Elle donna ses mesures :

— Hanches 98, poitrine 114, taille 50. Monsieur Thompson éclata de rire :

— Taille 50, allons donc !

Madame Davies détacha sa cape.

— Je me déshabille ! lança-t-elle, offrant la preuve tangible mais Monsieur Thompson n'en voulut pas :

— Dieu nous en garde ! cria-t-il.

Il y eut un échange de propos assez vifs.

— Insolent ! dit Madame Davies.

— Vous êtes renvoyée ! rétorqua Monsieur Thompson.

Mais si Monsieur Thompson croyait impressionner Madame Davies, il se trompait. Madame Davies haussa les épaules, eut un rire dédaigneux et s'approcha de Cledy en la regardant dans les yeux.

— Tu veux bien me faire une robe, ma jolie ?

Ah ! quel soulagement ce fut pour Cledy ce ton affectueux, cette confiance. Elle répondit de tout son cœur :

« Oh ! oui, madame, je vous en ferai une. »

Et elle étala l'étoffe sur la table fendue ; Madame Davies lui tendit son corps pour qu'elle prenne les mesures ; elle attrapa la main de Cledy et la posa sur ses hanches, l'encourageant à vérifier ; si le directeur ne croyait pas à ses mensurations c'est qu'il était stupide, mais que Cledy adopte la même attitude ne la mortifiait pas du tout. Le tempérament est une étrange affaire : avec les uns on aime à vérifier, avec les autres, pas. La seule idée de la petite main pure palpant ses rondeurs compactes et attentives donnait à Madame Davies un frisson d'émoi. Ses joues s'enflammèrent. Mais la petite main demeurait indifférente, pire, il lui sembla qu'elle se crispait quand elle la fit descendre prudemment des rondeurs vers les creux. Madame Davies se retira alors, un peu offensée, et abandonna Cledy à son sort.

Monsieur Thompson et le monsieur silencieux attendaient, l'air sévère ; Cledy empoigna les ciseaux, les regarda tous et comme on se jette à l'eau sans savoir nager, elle coupa l'étoffe, acte de vaillance dont elle ne fut pas récompensée : les ciseaux étaient voilés et ne voyaient plus la ligne droite, ils zigzaguaient sur le tissu, le mor-daient inégalement.

Monsieur Thompson croassa alors, très amusé : « Mais qu'est-ce qu'elle est en train de faire ! » Le monsieur silencieux rit carrément : « Quel gâchis ! »

Madame Davies voulut intervenir pour qu'ils ne l'intimident pas, mais elle ne put achever sa phrase car elle avait vu, elle aussi :

— Imbécile ! Incapable ! cria-t-elle indignée.

Ce fut alors un beau tapage. Les deux hommes se tordaient de rire sur leur chaise, tout heureux. Monsieur Thompson se leva, recula de quelques pas, évalua la distance et se jeta sur Cledy qui s'affala sur la table.

— Embrasse-moi, demanda-t-il, bien que dans cette position ce n'était guère possible.

Mais Madame Davies n'était pas d'humeur à plaisanter, la colère la suffoquait.

— Ça suffit ! dit-elle tranchante. Et elle repoussa férocement Monsieur Thompson, l'envoyant cogner contre le mur. Monsieur Thompson se reprit à crier qu'il la renvoyait et Madame Davies fit un bruit obscène avec sa bouche.

Le monsieur silencieux s'arrêta de rire, c'était lui qui savait le mieux se tenir, et il revint au sujet principal.

— Elle doit bien être bonne à quelque chose, dit-il, sans conviction.

Ils manquaient de place à l'orphelinat. On ne pouvait l'ajouter comme une orpheline de plus à tous les autres. Ils étaient déjà trop nombreux. Ils arrivaient à pleines charretées et on était bien obligé de tricher un peu ; la nuit, parfois, on en prenait quelques-uns parmi les plus incapables ou les plus petits, ceux qui ne pouvaient pas se suffire à eux-mêmes, les nouveau-nés ou les enfants de deux ans et on allait les déverser dans les couloirs d'immeubles ou sur les places.

Mais ça faisait de longs trajets, il ne fallait pas risquer de les voir revenir le lendemain matin. Quoi qu'il en soit, travail fatigant.

Pour ne pas mortifier Cledy, ils turent les difficultés de l'orphelinat, mais le problème demeurerait entier. Quand il y en a pour un, il n'y en a pas pour deux.

— Nous ne pourrons pas te garder longtemps — dit le monsieur silencieux à qui il serait temps de donner un autre nom. Où allons-nous la placer, Madame Davies ? Quel problème emmerdant !

Cledy pensa à son enfance, aux draps blancs de son lit, au baiser de sa mère le soir et à son père qui lui frottait le nez d'un doigt, son nez à présent comme une tomate trop mure, presque pourrie, et elle pleura, toute au fond de sa peine.

Les autres la contemplèrent un long moment en silence. Monsieur Thompson insatisfait et souffrant de ses propres frustrations comme il arrive toujours en fin de compte quand nous contemplons la douleur d'autrui, le monsieur silencieux, immobile comme une statue et toujours sans autre nom, Madame Davies si tourmentée que sa poitrine menaçait d'éclater. Les regrets enflaient comme une boule. Finalement ce fut Madame Davies, cœur viril, qui rompit le silence.

— Pourquoi ne pas utiliser ce qu'elle a ? dit-elle.

Monsieur Thompson qui était resté très ingénu malgré son âge et sa situation, demanda :

— Et qu'est-ce qu'elle a ?

Madame Davies baissa pudiquement les yeux. Elle ne pouvait pas le dire à voix haute. Elle était femme, rien encore n'avait souillé ses lèvres. Elle était très consciente de cela : rien n'efface une tache du corps. Quel pouvoir et quel péril ! Quels étaient-ils, les fruits de la langue ? Là se mêlaient véritablement le corps et l'âme, toujours séparés comme l'huile et l'eau. La consistance significative de la voix, le ton révélateur. Tout l'être mis à nu par un mot, outrage à la pudeur, voilà à quoi menait de parler de certaines choses qui devaient garder leur secret et leur solitude de corps. D'un regard elle implora la compréhension de Monsieur Thompson, mais il pouvait être plus obtus qu'un âne quand il s'y mettait. À contrecœur, elle s'approcha de son oreille et lui murmura un mot. Mais le visage de Monsieur Thompson ne s'éclaira pas.

— Et alors ? dit-il.

Madame Davies se vit forcée de faire contre mauvaise fortune bon cœur, elle ajouta quelques explications au simple énoncé de

l'objet qu'elle jugeait innommable. Les différents usages ne pouvaient en être très variés mais les circonstances, elles, pouvaient l'être et, en ce qui concernait Cledy, Madame Davies tenait à ce qu'elles fussent les meilleures possible.

Monsieur Thompson comprit enfin et il respira, soulagé.

Il sourit, même.

— Vous croyez ? demanda-t-il avec respect et en son for intérieur il renonça à renvoyer Madame Davies qui par ailleurs lui cassait hautement les pieds.

Le monsieur silencieux n'avait rien entendu mais il n'en prit pas ombrage. Il avait, lui, accompli son devoir et en plus, on lui avait cassé son violon.

Madame Davis tranquillisa Monsieur Thompson :

— Ça ne rate jamais, dit-elle.

Et elle prit Cledy par la main pour l'emmener dans le dortoir des filles. Il était de bonne heure et elle ne voulait pas qu'elle dorme, simplement qu'elle reste là à se reposer et à bavarder. Les petites recevaient à bras ouverts les nouvelles internes, elles les servaient comme des princesses. Madame Davies regarda Cledy et décida de lui mettre des cubes de glace sur les lèvres. Peut-être même lui proposerait-elle sa compagnie, pauvre enfant. Une fois son travail fini, elle l'emmènerait se promener. La regarder lui faisait déjà plaisir aux yeux, peut-être pourrait-elle aussi lui faire plaisir à autre chose.

Monsieur Thompson malgré son esprit équanime, se fâcha un peu.

— Qu'elle dise au revoir au moins. Surveillez ses manières.

— Dis au revoir à ces messieurs, dit Madame Davies. Ils ont été très bons pour toi. Remercie-les.

Et Cledy dit :

— Au revoir, messieurs, merci.

Monsieur Thompson ne se tint pas pour satisfait.

— Viens ici. Embrasse-moi.

Et il se rua de nouveau sur Cledy comme un possédé. Madame Davies, qui veillait au grain, le repoussa brutalement, sans aucune considération pour son rang et Monsieur Thompson la mit à la porte une troisième fois. En vain.

## *Les enfants d'abord*

Le grand dortoir avait mille-cinq-cents places, il y avait donc de la place de reste mais Madame Davies trouva que pareille promiscuité ne convenait pas à Cledy. Cependant elle tint à le lui montrer afin qu'elle apprécîât les avantages d'un traitement de faveur, malgré les épithètes un peu crues qu'on lui avait jetées dans un moment d'égarement. On la préférait aux autres, mais pas pour semer l'injustice.

Les malheureux n'existent que pour augmenter le peu de bonheur de ce monde et les pauvres la richesse, pensait Madame Davies en termes généraux. Il n'y a pas de bonheur sans comparaison. Quelle idée pourrait-on se faire de sa position dans l'univers si l'on ne pouvait regarder vers le haut et vers le bas ?

Elle eût voulu donner à Cledy une preuve plus frappante de ses avantages, mais rien ne lui venait à l'esprit. Elle avait le dortoir sous la main, elle l'y amena, sans grande conviction d'ailleurs, et si Cledy préférait la compagnie des enfants, leurs jeux mouvementés, leur tapage ? Après tout, avantage ou pas, ses quinze ans étaient encore proches de l'enfance. Que savait-elle des gênes de la promiscuité, qu'on la regarde quand elle se déshabillait, qu'on prenne ses vêtements, qu'on couche avec elle ? Le dortoir des filles eût été préférable mais il était fermé.

— Viens ma chérie, dit-elle affectueusement, mais un peu lassée parce que Cledy était décourageante à la longue avec son manque de joie.

Le dortoir commun avait deux portes, parfaitement différentes ; celle d'entrée se remarquait de loin, un battant laqué rose, l'autre

bleu ciel ; une main enfantine y avait écrit « Bienvenue ». La porte de sortie avec son cadenas rouillé n'avait jamais connu la peinture, toute fendillée et striée de crasse, ce qui n'importait guère après tout car elle se perdait au loin comme l'horizon un jour de brume. La matinée était avancée, le soleil brillait, les oiseaux piaillaient dans le parc de l'orphelinat et pourtant tous les lits étaient encore occupés. Personne n'était levé, aucun lit fait ni déjeuner pris. Cela blessait Madame Davies, car enfin quelqu'un qui eût jugé hâtivement, eût pu prendre la chose pour le relâchement d'habitudes salutaires, d'une discipline élémentaire. Elle se dévouait corps et âme à l'orphelinat, mais elle n'était pas la directrice, il y en avait encore deux qui devaient mourir avant qu'elle pût avoir quelque espoir de modifier les choses. Et Monsieur Thompson et le monsieur silencieux avaient encore pas mal de temps devant eux. Madame Davies repoussa donc ces tristes pensées et releva vaillamment la tête avec un courageux sourire envers ses propres soucis.

Il n'y avait pas d'espace entre les lits, mais le couloir central était assez large et clair. D'abord Cledy crut que les lits étaient vides, mais Madame Davies sourit avec tendresse.

— Bonjour les marmottes ! dit-elle joyeusement et Cledy reconnut son erreur. Elle s'arrêta et regarda plus attentivement. De petites formes occupaient les lits, parfois on voyait une main sur les couvertures grises et transparentes. Des yeux, ça oui, il y en avait, très grands, si profonds qu'ils semblaient toucher la nuque.

— Marmottes ! répéta Madame Davies sur un ton enjoué, mais cette fois avec une ombre de découragement parce qu'ils ne se montraient pas très expansifs. Il n'y avait pas d'électricité dans le grand dortoir, ce qui fait qu'à sept heures du soir tous les enfants étaient couchés. Comment pouvaient-ils dormir encore ? Est-ce qu'ils ne l'aimaient pas ?

— Marmottes, répéta-t-elle avec un filet de voix, extrêmement mortifiée cette fois.

Un nouveau venu, pas aussi hâve et pâle que les autres, se dressa sur un coude et les regarda. Il avait rapporté un jouet de sa maison ou de ses vagabondages : une ficelle crasseuse qu'il avait nouée autour d'un doigt et qu'il faisait tourner comme l'anneau d'une bague. Madame Davies la lui enleva et, avec un clin d'œil de complicité, elle l'offrit à Cledy. Cledy la garda un moment dans sa main puis la laissa tomber par terre. C'était une saleté.

Madame Davies l'entraînait dans le passage central, lui faisant remarquer certains détails, lui montrant les plus dociles, les plus indisciplinés. Les incorrigibles, par traumatisme, non par méchanceté. Inlassablement elle lui racontait les histoires des enfants, elle les connaissait toutes sur le bout du doigt, l'incognito des parents, la naissance non désirée, le fil des jours tiré vers la misère et le désamour.

— Ah ! l'enfance malheureuse, disait-elle, son cœur de mère débordant de chagrin.

Il y en avait un qui avait rabattu la couverture sur sa tête. Madame Davies, quelque peu inquiète, dit qu'il pourrait bien s'étouffer ainsi. Elle monta sur le lit et le découvrit doucement en rabattant soigneusement la couverture avec un pli parfait.

— Quel âge crois-tu qu'il a ? demanda-t-elle, et Cledy qui ne savait pas très bien reconnaître l'âge des enfants, dit, pour dire quelque chose :

— Deux ans.

Madame Davies rit beaucoup, comme d'une bonne plaisanterie :

— Mais non, sept ans !

D'un doigt elle toucha la joue du petit, lui tourna la tête de côté. La tête ne prit pas d'elle-même une autre position, elle demeura là, immobile, à l'endroit choisi par une main étrangère, les yeux regar-

dant fixement la couverture grise, durs et secs, alors Madame Davies redescendit par terre, sortit un carnet de sa longue jupe noire et nota le numéro du lit :

— Il me faut tout noter, expliqua-t-elle à Cledy avec une certaine honte. Je ne peux pas me fier à ma mémoire.

Elle avait tant de soucis en tête, tant de préoccupations, que l'usage de ce carnet n'était certes pas une extravagance.

Sinon on oublie et après ils restent là.

Parfois il fallait bien les déposer sur une place, dans l'espoir d'un protecteur anonyme, d'une nouvelle famille, mais froids et raides depuis plusieurs heures déjà. Que d'erreurs ! Avec tant de travail, impossible d'être consciencieux et attentif pour tout le monde. Si l'on ne connaît pas les raisons des faits, — les raisons profondes, s'entend, non les raisons stupides qui sont à la surface et escamotent la vérité — on ne peut pas juger ses semblables en toute équité. Les faits sont simples mais les raisons sont compliquées. Ce qui pouvait passer pour de la simple négligence, de la malveillance ou de la cruauté, avait coûté des peines infinies. Cledy ne pouvait pas comprendre pour l'instant, mais Madame Davies semait les graines d'une compréhension future. Elle embrassa Cledy comme si elle avait quelque chose à se faire pardonner — bien innocente pourtant !

Avec mélancolie elle regarda les enfants, battit des mains mais aucune réponse sauf chez l'enfant de la ficelle qui clignait des yeux et frottait la place vide sur son doigt. Reconnaisante, Madame Davies se pencha vers lui, avec difficulté à cause du peu de place et posa un baiser sur la paume de la petite main. L'enfant referma ses doigts aussitôt, avec une promptitude avare et sourit, comme si on l'avait dédommagé du vol. Le crâne rasé oscilla plusieurs fois, d'émotion.

Madame Davies se sentit en paix.

— Marmottes ! fredonna-t-elle en menaçant amicalement les enfants de son index tendu et elle décida que la visite avait assez

duré. Elle mit sa main en visière mais ne put découvrir la porte de sortie. Elles marchaient depuis un bon moment et l'on n'apercevait pas encore le fond du dortoir, complètement caché par des lits et encore des lits. Madame Davies n'avait jamais fait tout le parcours. Elle eut peur de se perdre et décida de ne pas s'aventurer. Elles rebroussèrent chemin. Sur le seuil de la porte, Madame Davies, toujours très aimable, suggéra à Cledy : — Pourquoi ne leur dis-tu pas que tu reviendras jouer ? Ça leur ferait plaisir.

Cledy aurait bien voulu mais la vue de l'enfant dont elle n'avait pu deviner l'âge, avait éveillé -en elle de lugubres souvenirs, les deux tombes encore fraîches, etc., ce qui expliqua que Madame Davies eût beau attendre, rien ne vint et elle finit par pousser Cledy vers la sortie. Quand elles se retournèrent pour un dernier au revoir — Madame Davies avait sorti un mouchoir de sa poche et l'agitait —, elles virent un spectacle insolite. Un changement sensible s'était produit dans le dortoir, ce n'était plus tout à fait le calme et la réserve habituelle. Quelques petites nuques maigres émergeaient des couvertures. Avec peine, de petits êtres se traînaient par terre, certains tendaient leurs petits bras hors du lit, un murmure inintelligible sortait des lèvres. Très faible, il faut dire, aucun scandale.

Un des enfants les plus solides s'était emparé de la ficelle. Il se reposait de son effort contre un pied de lit, les yeux brillants de joie. Une respiration sifflante soulevait avec peine sa petite poitrine et soulignait les rangées de côtes, le sternum puissant.

Madame Davies regarda Cledy avec une douce indulgence. Elle lui tapota la joue.

— Petite négligente, c'est ce que tu fais de mes cadeaux ?

Elle se pencha et prit la ficelle à l'enfant qui ferma les yeux et demeura tout immobile.

